

« La Californie »

Marie-Louise Paquette

Number 32 (3), 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28488ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquette, M.-L. (1984). Review of [« La Californie »]. *Jeu*, (32), 133–134.

chroniques

traces

« la californie »

un spectacle pour se ventiler la tête

Une création collective du Nouveau Théâtre Expérimental. Avec Robert Claing, Robert Gravel, Sylvie Legault, Hélène Mercier, Ginette Morin, Anne-Marie Provencher et Jean-Pierre Ronfard. Présentée à l'Espace Libre, du 14 février au 10 mars 1984.

Pour moi, aller à l'Espace Libre voir le N.T.E., c'est un peu l'équivalent d'une surprise-party avec ses péripéties grissantes et ses petites déceptions. Un ren-

dez-vous avec l'imprévu qui est une occasion de renouer avec l'imaginaire. Bref, la chance de faire de l'air dans mon esprit de spectatrice. J'aime bien.

La Californie, titre riche d'évocations diverses, convient parfaitement au type de création que vit et propose au spectateur le N.T.E. Cette terre américaine bénie des dieux est également (et même surtout) l'incarnation d'une disposition



Jean-Pierre Ronfard, dans l'un des nombreux sketches de *la Californie*. Photo: Gilbert Duclos.

d'esprit orientée vers l'aventure et le goût du risque. Un espace, dionysien par excellence, où tout est possible. Dès lors le travail de création collective avec ses éclairs, ses obsessions et ses dangers est tout à fait de mise.

La structure du spectacle échappe au déroulement linéaire. Pas de continuité. On fonctionne ici selon le principe du feu d'artifice. Des images surgissent, disparaissent puis reviennent avant de s'éteindre. On assiste, d'abord, à une séquence de douze tableaux qui forment le matériau principal du spectacle, puisque repris chacun trois fois au cours de trois « vagues » qui succèdent à cette première séquence. Les trois vagues, elles, s'enrichissent de nouveaux tableaux intercalés entre les anciens. En tout, une quarantaine de sketches différents, très courts et colorés. Un plat d'oranges dans un paroxysme de lumière; un jeune homme chauve qui étend, sur une corde à linge, trois perruques rousses; une religieuse et son érotique corde à danser; un chariot d'épicerie contenant une femme-poulet; un couple de valseurs quindés et leur étrange conversation (« Emporterons-nous les chats? Oui. Et les chiens? Oui. »): voilà quelques tableaux qui, cordialement, déroutent et confondent le spectateur. Certains rament leur effet (pas nécessairement les mêmes pour tous; les voies de l'imaginaire sont impénétrables). On a alors la vilaine impression d'être laissés en dehors du jeu. D'autres, par contre, peuvent nous troubler. Ainsi, je me suis surprise à demeurer en esprit avec une image déjà disparue et à attendre fébrilement qu'elle revienne. La possibilité de jongler avec les idées, celles des acteurs et les nôtres, l'atmosphère et le rythme s'y prêtant à merveille, illustre bien un des principes à la base du travail de création (chez l'acteur comme chez le spectateur): la liberté.

l'étrangeté jouent en même temps, et la perception que l'on a d'un tableau peut varier selon les reprises. Par exemple, ce moment où les acteurs, drapés de longues capes et graves, errent sur la piste en murmurant puis sont, chacun leur tour, attirés vers une lumière qui vient de derrière les spectateurs. Une vision de miracle, de conversion. Comment ne pas tomber des nues lorsqu'on entend, à la troisième reprise, Hélène Mercier murmurer: « J'ai faite un bon pâté chinois à soir »? Rire du ventre, exit la gravité.

Le public, juché sur des estrades, se sent entouré de coulisses et l'action surgit de partout. Les objets sont bizarrement prenants. Poétisés, en quelque sorte. Les éclairages et la bande sonore cadencent la représentation et permettent l'alternance de performances individuelles et de performances de groupe, un peu à la manière d'un morceau de jazz. L'interprétation réaliste est souvent en contraste avec le caractère artificiel (voulu) des situations. On utilise également le procédé inverse, ce qui oblige le spectateur à abandonner son univers de raison et à faire face à une réalité nouvelle.

On peut, n'est-ce pas, s'interroger dignement sur les effets d'une très (trop?) grande liberté de forme qui pourrait ressembler à un déplorable laisser-aller. On peut toujours. Ou préférer s'essayer à quelque chose de différent, et jouer le jeu au lieu de pontifier. Histoire de se ventiler un peu les traditions théâtrales. Après tout, quel Québécois n'a pas soupiré, les pieds dans la *slush* et la guédille au nez, ce mot doux aux lèvres gercées: Californie? Quel spectateur n'a pas rêvé d'autre chose du fond de sa petite rangée, dans un théâtre bien rangé?

marie-louise paquette

Le quotidien et l'exotisme, l'humour et